

Risques et stratégies identitaires pour les minorités LGBTIQ : Quel(s) rapport(s) à la norme ?

Anna Savio

Doctorante, Laboratoire GREPS, Université Lumière Lyon 2

Résumé

Mots clés :

Introduction

« La différence des sexes est, toujours et dans toutes les sociétés, idéologiquement traduite dans un langage binaire et hiérarchisé » (Héritier, 1996, p. 206). L'expérience directe nous permet effectivement de constater que la bi-catégorisation de sexe est l'un des plus puissants organisateurs de la pensée et de la réalité sociale ; précisément, la différence morphologique dichotomique - ancrée dans le corps dès la naissance et opérationnelle tout au long de la vie - facilite le traitement cognitif de cette différence, ainsi que le propose Hurtig (1986). Cette dernière insiste aussi sur l'importance, en termes de valeur sociale, d'une identification genrée - et donc d'une expression du genre - comprise comme « cohérente », c'est-à-dire soit féminine, soit masculine. La bi-catégorisation de sexe se réalise comme système social et symbolique en s'appuyant sur la spécificité, la naturalité et la complémentarité des pôles masculin et féminin. Incarné par les individu-e-s sur la

base de leur catégorie de sexe¹, ce système symbolique « d'oppositions dichotomiques de genre » implique une « hétérosexualité d'institution [qui elle-même] nécessite et produit l'univocité de chaque terme » (Butler, 2005, p.92). Sur la base de ces travaux, nous pouvons donc également considérer que l'existence de l'hétérosexualité comme norme est indissociable de la bi-catégorisation sociale de sexe - à la fois comme effet et renforcement.

¹

Cette notion même est mise à l'épreuve par le continuum physio-biologique qui existe entre les pôles mâle et femelle. De multiples déterminants génétiques (géniques et hormonaux) (Fausto-Sterling, 2000 ; 2012) mais aussi culturels (Dorlin, 2005 ; Macé, 2010) viennent littéralement construire l'expression individuelle du sexe, ou le corps sexué (sexe phénotypique). On est aujourd'hui dans l'incapacité d'isoler un déterminant absolu d'une différence physio-biologique catégorielle supposée, alors qu'on met en évidence la variabilité et le caractère continu de la sexuaction qui échappe à une classification binaire, incapable par exemple d'intégrer et de comprendre les corps intersexes (Fausto-Sterling, 2000 ; 2012 ; Lowy, 2000).

L'actualité de ces dernières années, en France comme à l'international, rend de plus en plus visibles les populations affiliées LGBTIQ (Lesbiennes, Gays, Bissexuel-le-s, Trans (transsexuel-le-s et/ou transgenres), Intersexes et Queer). On peut considérer que cet acronyme rassemble différentes formes d'alternatives ou de « déviations » - au sens où l'on considère la contrainte sociale d'une « voie » normative - vis-à-vis du système social et symbolique qui articule entre eux les termes produisant le sexe, le genre et la sexualité. Ces alternatives correspondent aussi bien à des orientations sexuelles minoritaires (LGB), des identifications genrées minoritaires (T)² mais aussi des identités définies sur la base d'un corps sexué perçu comme « hors-norme » (I). Le terme *Queer* réfère quant à lui à un mouvement théorique et politique basé sur une déconstruction globale des déterminismes liés au sexe, au genre et à la sexualité, et de leur structuration normative. Nous verrons que cet acronyme peut être appréhendé comme une somme de catégories identitaires et de positionnements différents, voire divergents, tout comme une synthèse censée incarner un contre-pouvoir idéologique et politique sur la base d'un positionnement « hors-norme » - ou, de fait, socialement marginal - commun.

Il s'agira dans le cadre de cet article de comprendre les différents types de positionnement – éventuellement de trajectoires - identitaires aménagés relativement aux prescriptions normatives et à la négociation des appartenances sociales pour une population affiliée LGBTIQ ; on verra que ces différents positionnements renvoient à une grande diversité d'enjeux en termes d'identité

² Qu'elles correspondent au schéma institutionnellement reconnu de la transsexualité signifiant le passage d'un sexe à l'autre, ou à des identifications socialement moins lisibles et reconnues s'appuyant sur la déconstruction de l'opposition binaire Homme/Femme et sur le vécu et l'assomption d'une identité androgyne, asexuée ou qui tend à ne pas se définir en termes genrés.

sociale – enjeux impliquant des stratégies et des risques spécifiques.

Risques et stratégies

Camillieri (1990) définit la stratégie comme un ensemble de « *procédures mises en œuvre (de façon consciente ou inconsciente) par un acteur (individuel ou collectif) pour atteindre une ou des finalités (définies explicitement ou se situant au niveau de l'inconscient)*. Ces procédures s'élaborent « *en fonction de la situation d'interaction, c'est-à-dire en fonction des différentes déterminations (socio-historiques, culturelles, psychologiques)* ». On note que l'on s'intéressera ici principalement aux stratégies *identitaires* possibles et/ou investies par les populations LGBTIQ, susceptibles de varier selon le positionnement social et les enjeux identitaires et subjectifs propres à chacune.

Si l'on se penche sur la notion du risque, on peut en considérer deux acceptions différentes : le risque apparaît d'une part comme la « *possibilité, probabilité d'un fait, d'un événement considéré comme un mal ou un dommage* », mais aussi comme, d'autre part, le « *fait de s'engager dans une action qui pourrait apporter un avantage, mais qui comporte l'éventualité d'un danger* » (Petit Larousse, 2010). Nous prendrons ici le parti de considérer que ce « *fait de s'engager dans une action* », cette prise de risque, correspond dans certains cas à la mise en place d'une stratégie identitaire dans l'optique même de se protéger de « *la probabilité d'un dommage* ». On voit en effet que dans le contexte qui nous intéresse, nos deux définitions du risque nous renvoient en fait au lien d'interdépendance entre risque et stratégie, c'est à dire au fait que les stratégies vont être mise en place par les individu-e-s pour parer à un risque – ou en situation de risque - et que la mise en place de ces

stratégies correspond elle-même à des prises de risque spécifiques.

En effet, on partira du principe que l'« *une des finalités stratégiques essentielle pour l'acteur est la reconnaissance de son existence dans le système social* » (Kastersztein, 1990, p.32), dans la perspective de se préserver des risques et des vécus associés à une identité sociale négative, se traduisant par « *un sentiment de mal-être, [...] d'impuissance, d'être mal considéré par les autres, d'avoir des mauvaises représentations de ses activités et de soi* » (Camilleri, 1990, p.113). Ceci nous renvoie directement à la Théorie de l'Identité Sociale (Tajfel et Turner, 1986), laquelle nous permettra d'éclairer les différents types de stratégies identitaires offertes à et/ou investies par notre population pour parer au risque d'une identité sociale négative ou dévalorisée. Nous verrons également comment la théorie de l'auto-catégorisation de Turner (1987) nous permet de comprendre les différentes possibilités offertes à notre population en termes d'identification groupale. En somme, sur ces bases théoriques et relativement aux questions identitaires, on considérera que l'objectif de l'individu-e est de développer une identité sociale positive en investissant des appartenances valorisées et en valorisant ses appartenances non négociables.

Le groupe LGBTIQ ou le risque d'une position critique

Selon Taboada-Leonetti (1990), les critères pertinents pour penser une minorité sociale sont, d'une part, l'assignation et la désignation au statut minoritaire (laquelle étant effectuée par un acteur individuel ou collectif dominant sur la base de son pouvoir – légitimé structurellement - d'énoncer les principes de désignation des autres de son environnement social) et d'autre part, « *le sentiment d'appartenance au groupe, le principe d'identité posé par les individus postulant à l'existence de ce*

groupe » p.59. Sur la base de ces critères, on considère notre population LGBTIQ comme un groupe minoritaire – bien que composite - construit en relation à un système normatif (social et symbolique) de sexe, genre et sexualité auquel est associé un groupe social majoritaire défini par des pratiques et représentations tendanciellement hétéronormatives – c'est-à-dire fondées sur la spécificité, la naturalité et la complémentarité des pôles féminin et masculin. Ainsi que le note Califia (2003) concernant plus spécifiquement le cas des transgenres : « *Etre différent [en termes] de genre (differently-gendered) revient à être un objet d'étude : on fait [...] des recherches sur vous, on vous décrit, on parle de vous et on met le plus de distance possible entre eux, les experts et vous, le sujet déviant donc déficient* ». Le risque premier et fondateur propre à l'appartenance minoritaire est en effet de voir sa parole usurpée, objectivée selon les normes et valeurs dominantes. On peut dès lors et comme une introduction à ce qui va suivre évoquer le risque plus global d'une (re)construction par le discours et les représentations dominantes de l'objet de ces discours : le sujet non-conforme. Il nous semble important de garder à l'esprit le fait que l'identité minoritaire puisse être façonnée par le regard du groupe majoritaire. On peut ainsi par exemple penser la figure transsexuelle comme étant, au moins pour une part, produite sur la base de sa pathologisation et de ses prises en charge médicale et institutionnelle spécifiques. Dans cet article, nous essaierons donc toujours de penser l'impact des cadres structurants sur leurs objets (ici les identités, corps et sexualités non-normatif-ve-s) et donc sur les sujets, sur leur conceptions d'eux/elles-mêmes et sur leurs positionnements identitaires.

Enfin, de manière complémentaire et simultanément à cette sensibilité intrinsèque de l'identité vis-à-vis des cadres sociaux, il nous semble important de souligner que, par le seul fait d'une

position de marginalité partagée vis-à-vis des normes dominantes de sexe, genre et sexualité, l'expérience sociale et identitaire LGBTIQ implique « *de développer une relation critique à ces normes [...], une distance par rapport à elles, [et donc finalement] une capacité à suspendre ou à différer le besoin de ces normes alors même que s'exprime le désir de normes qui n'empêcheraient pas de vivre.* ». On parle aussi d'une « *capacité, nécessairement collective, à élaborer une version alternative, minoritaire, d'idéaux ou de normes qui nous soutiennent et nous permettent d'agir* » (Butler, 2006, p.15)

Modalités d'identification LGBTIQ

On va le voir, une affiliation identitaire LGBTIQ renvoie à différents critères de catégorisation, correspondant à deux niveaux d'inclusion différents vis-à-vis d'une entité groupale.

On peut considérer un critère d'identification commun à l'ensemble de notre population, celui d'une marginalisation partagée vis-à-vis d'un système social et symbolique qui articule les termes de sexe, de genre et de sexualité en une structure normative. C'est ce qu'explique Califia (2003) lorsqu'il met en évidence le lien étroit existant entre genre et sexualité ; à l'intérieur du système social structurant les identités et les relations, l'identification de genre vient nourrir et impacter les dispositions en termes de sexualité, et réciproquement : « *Et nous nous sommes souvent retrouvés tous ensemble, monstres de toutes sortes, regroupés et tenus à l'écart des sentiers battus, en marge de la société. L'oppression des gays et des lesbiennes coïncide avec celles des transsexuels. Dans la mesure où nous, les homosexuels, sommes vus comme des hommes et des femmes qui ne se conforment pas aux stéréotypes sexuels sociaux, nous sommes aussi des hors la loi du genre.* » (p.17). On peut aller plus loin dans le degré d'inclusion d'une catégorie « hors-norme »

en considérant la question des personnes intersexes, pour lesquelles le corps n'appartient pas clairement ou exclusivement à l'une ou à l'autre des catégories de sexe, selon les critères par lesquelles elles sont socialement définies. Il semble dans ce cas – et c'est ce dont témoignent les revendications politiques des principaux groupes de support et de soutien destinés aux personnes intersexes³, qu'une confrontation intime à la non pertinence des catégories descriptives du sexe pour l'expérience corporelle peut amener les individu-e-s à questionner de manière plus générale la pertinence de ces catégories pour la définition des identités et des rôles sociaux, voire l'existence même d'une catégorisation de sexe.⁴ C'est dans cette perspective que le terme *Queer*, utilisé dans l'acronyme LGBTIQ comme une catégorie distincte, peut devenir une catégorie d'inclusion de toutes les autres (*Queer* signifie tordu, bizarre par opposition à *Straight*, droit, aligné concernant les normes de sexe, genre et sexualité). Wilchins (1995) résume cette idée d'une communauté d'intérêt en parlant de ses propres travaux : *Ce qui m'intéresse, c'est de mener une lutte libératrice contre l'oppression fondée sur le genre – contre toutes les manières dont la culture cherche à réguler, confiner et punir les corps, le genre et le désir* ». (p.4)

Ainsi, le rapprochement politique des L.G.B.T.I.Q renvoie à une première stratégie identitaire décrite par Taboada-Leonetti et correspondant à une forme d'« empowerment », une prise de pouvoir sur la base même de la marginalisation sociale partagée : la recomposition identitaire, ou « *production d'une nouvelle identité collective née d'une communauté de traitement opéré par le majoritaire, ainsi que d'une certaine communauté de destin* » (p.70). Dans ce cadre, l'auto-

³ Voir par exemple les communiqués et revendications de l'OII (Organisation Internationale des Intersexes).

⁴ Voir à ce sujet Chase (1993 ; 1999), ainsi que les travaux de Kessler (1998) et de Fausto-Sterling (2000 ; 2012).

désignation ou auto-nomination peut se faire sur la base des critères et catégorisations établies par le système dominant lui-même et s'accompagner éventuellement d'un *retournement sémantique*, les traits stigmatisants étant retournés du négatif au positif, comme c'est le cas ici avec le terme *queer*⁵. Au niveau théorique, le retournement sémantique de Taboada-Leonetti nous renvoie clairement au processus de renversement du stigmate et plus largement aux stratégies de créativité sociale telles que décrites par Tajfel et Turner (1986).

Pour autant, outre cette possibilité d'une identification commune LGBTIQ, on retient aussi l'existence de critères multiples de différenciation intragroupe, ou intercatégorielle. En effet, ce qui peut permettre d'isoler différents groupes à l'intérieur d'une entité LGBTIQ renvoie aussi bien au point de rupture ou de critique du système normatif⁶, qu'au degré de reconnaissance et d'intégration sociales (indissociables et intrinsèquement liées l'une à l'autre) des différents groupes L.G.B.T.I.Q, fonctions du statut passé et présent de ces groupes, de leur histoire et affiliations politiques, mais aussi des enjeux et intérêts spécifiques - identitaires, sociaux, politiques, idéologiques – attachés aux identités.

Auto-catégorisation LGBTIQ

C'est sur cette base que l'on va dans un premier temps essayer de comprendre

⁵ Sur le terme *Queer* : il s'agit de la reprise d'une insulte par des militants gays dès les années 70, avant une généralisation progressive de son application à l'ensemble des minorités sexuelles ou en tout cas aux communautés se situant dans un champ « hors-normes » concernant le sexe, le genre et/ou la sexualité.

⁶ Système défini par l'articulation d'une configuration corporelle cohérente selon les critères du sexe binaire, de la congruence du corps sexué et de l'identité de genre, de l'orientation hétérosexuelle ou du choix d'un partenaire de sexe opposé, enfin du maintien d'un contexte idéologique, culturel et politique – comme structure et champ d'actualisation de la norme.

les différentes stratégies ou types de positionnements individuels renvoyant à différentes modalités d'auto-catégorisation. Nous nous appuyons pour cela sur le modèle de Turner, qui décrit plusieurs niveaux d'auto-catégorisation - donc d'auto-perception et d'auto-désignation comme conditions et fonctions de l'ajustement des comportements et des attentes - sur lesquels l'individu-e est amené à se positionner en fonction des situations, correspondant à différents degrés d'abstraction du concept de soi sur un continuum entre l'individu-e et l'espèce. Ainsi, selon Turner, les personnes peuvent s'auto-catégoriser au niveau individuel (ou subordonné, niveau le plus concret), groupal (intermédiaire), et supra-ordonné (niveau le plus abstrait renvoyant à l'unité de l'espèce, à l'identité humaine) (Turner et al., 1987).

Une des spécificités des affiliations LGBTIQ réside dans la possibilité apparente, propre à ce complexe identitaire, d'une auto-catégorisation groupale (ou intermédiaire) à deux niveaux d'abstraction différents en plus des niveaux sub- et supra-ordonnés : le niveau des différentes catégories L.G.B.T.I.Q. et le niveau de leur inclusion en une même entité groupale LGBTIQ. Il est ainsi possible de se percevoir comme membre d'une communauté LGBTIQ mais aussi comme membre de l'un des sous-groupes particuliers que rassemble cette communauté à travers la marque de l'acronyme ; de fait, cette appartenance rend possible en tant que telle des mouvements de va-et-vient entre une assimilation et une différenciation intracatégorielle. Notons que le niveau de catégorisation groupale va varier en fonction de l'accessibilité cognitive des catégories à un moment donné, cette accessibilité étant dépendante du positionnement subjectif d'une part - lui-même plus généralement en lien avec la sensibilité des individu-e-s, leur vécu, leurs ancrages sociaux -, et du contexte d'auto-catégorisation d'autre part – soit une

situation ou interaction qui va mettre davantage en exergue un niveau de catégorisation. Bien sûr, des appartenances groupales autres que celles liées au complexe sexe-genre-sexualité vont être mobilisées en fonction des situations, sans compter les niveaux d'auto-catégorisation sub- et supra-ordonnés⁷. Soulignons que suivant le principe de l'antagonisme fonctionnel décrit par Turner, un seul niveau d'auto-catégorisation à la fois peut être activé ; la saillance d'une catégorie d'appartenance minimale (L/G/B/T/I/Q) va inhiber la perception d'une similitude ou d'une communauté catégorielle LGBTIQ, et vice-versa. Ceci dit, reste une expérience commune invariante : dans un cas comme dans l'autre, un vécu de marginalité sera saillant, due à l'expérience partagée de stigmatisation sociale, que celle-ci soit vécue au niveau de la catégorie particulière d'appartenance ou d'une communauté plus large. Notons enfin que paradoxalement, le travail psychique et cognitif de déclivage des sexes et des genres, facilité par l'expérience trans*, LGB, I ou Q⁸, est susceptible de conduire les individu-e-s à une remise en question du système même d'opposition dichotomique sexe/genre et apparaît donc comme un facilitateur pour une auto-catégorisation au niveau supra-ordonné, l'humain-e n'étant plus représenté comme séparé par l'appartenance catégorielle de sexe⁹.

⁷ Par exemple, des personnes (1) politiquement investies en faveur du mariage gay (identité homosexuelle - militante), (2) contre une oppression globale liées aux normes de sexe-genre-sexualité - (identité LGBTIQ ou Queer - militante), (3) amoureux-se des animaux ou vendeur-se d'électro-ménager.

⁸ Soit l'expérience du trouble dans le système de complémentarité sexuelle et/ou de non-conformité du sentiment identitaire avec le sexe biologique et/ou de non-appartenance exclusive du corps propre à une catégorie de sexe.

⁹ On est renvoyé ici au lien possible et souvent investi entre les féminismes (dé)constructionnistes et les identités politiques portées par les minorités sexuelles ; en effet, la critique de la bicatégorisation sexuelle, en ouvrant à une vision moins clivée de l'identité, constitue une alternative à l'androcentrisme - le fait de se représenter l'espèce

Fluidité possible de l'identité LGBTIQ et reconnaissance sociale

Ce questionnement relatif aux deux niveaux de catégorisation groupale nous amène à réfléchir - de manière modeste et non exhaustive - aux mouvements et trajectoires identitaires concrètes qui peuvent s'effectuer à l'intérieur d'un champ catégoriel LGBTIQ et qui renvoient à la possibilité de passages entre les différentes sous-catégories représentées, qu'on peut appréhender comme la possibilité de différentes orientations stratégiques en fonction des impératifs identitaires en jeu. Dans une perspective historique, on est amené-e à constater que l'homosexualité tend à avoir été davantage incluse dans le champ de la norme que les identités trans* par exemple¹⁰. De sa dépathologisation¹¹ aux débats de société autour de la reconnaissance légale du mariage homosexuel avant son avènement, on est en mesure d'observer que le processus de reconnaissance et de légitimation par inclusion symbolique des minorités dans le champ de la norme - comme une construction progressive de la figure de l'humain légitime - fonctionne par paliers successifs. On note cependant que cette reconnaissance sociale (donc la possibilité pour le groupe d'une valorisation positive) et l'asymétrie des statuts homosexuel et trans* restent relatives et dépendent aussi de l'angle à partir duquel la déviance est pensée et de l'importance contextuelle de l'un ou l'autre des critères d'évaluation (genre ou sexualité). Si l'on considère que dans un cadre particulier, l'expression d'une

humaine exclusivement sur la base de son modèle masculin. On pensera alors davantage en termes d'Humain-e, non plus d'Homme.

¹⁰ ou « transidentités » de manière générique, qu'on parle de transgenderisme ou de transsexualisme.

¹¹ L'homosexualité a été retirée du DSM (manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux) en 1973, alors que la dépathologisation des identités trans est aujourd'hui en débat.

identité de genre cohérente est plus importante que la question du désir, une personne homosexuelle au genre non ambigu peut bénéficier d'une reconnaissance positive ; si, à l'inverse, c'est la cohérence du rapport entre définition sexuée de soi (comme homme ou femme) et sexualité qui est accentuée, une personne transsexuelle s'engageant exclusivement dans des relations hétérosexuelles (relativement à son identité post-transition) sera préférentiellement intégrée et reconnue. C'est certainement un élément à prendre en compte pour comprendre les choix (de stratégies) identitaires, et ce notamment dans la perspective d'une analyse interculturelle.

Ces éléments nous invitent donc aussi à penser la réalité d'une interpénétration des critères d'identification ou d'auto-catégorisation. En effet, ainsi qu'on l'a souligné, le questionnement critique d'un point du système normatif sexe-genre-sexualité facilite voire encourage la mise en question des autres rapports normatifs¹². Il est en effet possible de mettre en évidence la porosité des catégories identitaires et le passage parfois fluide d'un statut à l'autre, ou le glissement, au niveau subjectif, du critère de la structuration identitaire individuelle. Pour preuve, s'il en faut, de l'interdépendance de la sexualité et du genre en tant que dimensions identitaires, Califia nous donne l'exemple de certaines lesbiennes « butch »¹³ qui, « à mesure que les transsexuels gagnent en visibilité », se tournent davantage vers une identité d'homme trans*, au détriment d'une identité de femme homosexuelle (2003, p.297). Ceci nous amène à la question plus radicale de la pertinence concrète et conceptuelle de la séparation des catégories L.G.B.T.I.Q comme définitions

de complexes identitaires et comportementaux radicalement distincts.

Risques et stratégies identitaires : Retour sur le continuum interindividuel - intergroupe

Nous allons à présent nous pencher davantage sur l'investissement d'un certain nombre de stratégies identitaires par notre population, stratégies mises en place afin de pallier aux risques psychiques associés à une identité sociale négative aussi bien qu'aux risques concrets de violence liée à la stigmatisation sociale. Tajfel & Turner (1986) décrivent ces stratégies sous la forme d'un continuum de comportements sociaux répartis entre un pôle individuel (interactions entièrement déterminées par les caractéristiques individuelles sans référence aux appartenances groupales) et un pôle intergroupe (interactions entièrement déterminées par les appartenances groupales sans référence aux caractéristiques individuelles). Ce continuum intègre trois autres systèmes d'oppositions qui correspondent à différentes dimensions, facettes ou conditions d'application de celui-ci. Nous nous intéresserons plus particulièrement ici à la dimension idéologique incarnée par le continuum opposant une *croyance en la mobilité sociale* (reposant sur l'idée que la valorisation de l'identité sociale passe par le passage individuel d'un groupe de faible statut à un groupe de statut plus élevé, ce qui suppose la perméabilité des frontières intergroupes) à une *croyance au changement social* (reposant sur l'idée que la valorisation de l'identité sociale est censée advenir par le biais d'un changement structurel au niveau de la hiérarchie sociale, et impliquant la mise en œuvre d'actions collectives) ; le positionnement de l'individu-e sur ce continuum est donc entre autres également déterminé par la perception de la perméabilité ou de l'imperméabilité des frontières intergroupes. Ce continuum nous permet de comprendre les représentations

¹² Qu'on peut définir comme suit : cohésion identitaire sexe-genre, dichotomie male-femelle et complémentarité du masculin et du féminin.

¹³ Catégorie identitaire propre aux cultures lesbiennes et désignant une femme d'allure masculine.

de chacun-e quant au fonctionnement de la société et par extension quant à sa propre place dans le champ social et vis-à-vis des ses groupes d'appartenance, représentations qui conditionnent la mise en œuvre de stratégies identitaires spécifiques. Notons que si un tel modèle théorique se doit de s'appuyer sur une opposition radicale, les auteurs soulignent que dans les faits, les pôles opposés sont toujours investis simultanément et à des degrés variables en fonction des individu-e-s et de la situation. On doit aussi souligner l'importance du contexte pour la perception de soi en tant que plus ou moins identifié-e à son groupe d'appartenance ; Deschamps et Volpato (1984) montrent en effet que dans une même situation réalisant une catégorisation d'individu-e-s en deux groupes dichotomiques, un contexte induisant une différenciation interindividuelle aura un effet négatif sur le sentiment individuel d'assimilation intragroupe, alors qu'un contexte favorisant la fusion incitera les individu-e- à réduire leurs perceptions des différences intragroupes. Enfin le statut des groupes, critère d'importance concernant notre population composite, aura également un effet sur les perceptions individuelles du groupe propre et des exogroupes comme plus ou moins homogènes et en mesure de décrire l'identité personnelle selon des caractéristiques collectives (Deschamps, 1982 ; Lorenzi-Cioldi, 1988) ; en ce sens, la force du sentiment d'identification au groupe et le niveau de représentativité de l'identité groupale pour les identités individuelles sont aussi, dans une certaine mesure, déterminé-e-s par le statut du groupe d'appartenance dans la hiérarchie sociale et par le degré de reconnaissance qui lui est octroyé socialement. Or nous considérons ici des groupes minoritaires L.G.B.T.I.Q qui, comme on l'a vu, se distinguent entre eux en termes de statut en fonction de leur degré d'inclusion dans le champ de la norme (les identités homosexuelles étant par exemple plus facilement reconnues et plus positivement

représentées que les identités trans* ou intersexes). C'est donc un critère qu'il sera important de considérer pour penser les modalités d'identification au(x) groupe(s) dans le cas de populations LGBTIQ, mais aussi pour comprendre, par extension, les choix et prises de position en termes de stratégies identitaires.

On vient de le voir, le choix de stratégies liées à la mobilité sociale est en effet conditionné entre autres par la perception de frontières intergroupes perméables, permettant la valorisation de l'identité par le biais du passage d'un groupe à un autre. Ce critère est particulièrement pertinent concernant notre population. On pense immédiatement au terme de « passing », employé en sociologie pour signifier le fait de passer la ligne de frontière entre minoritaires et majoritaires¹⁴. Or ce terme de « passing » désigne également la possibilité de l'invisibilité ou de l'« invisibilisation » pour les bi et homosexuel-le-s¹⁵. Enfin on parle aussi d'un « bon » passing trans (apparence convaincante quant à l'appartenance à la catégorie de sexe à laquelle la personne s'identifie) facilitant l'assimilation au majoritaire. En somme, on peut considérer que pour une population LGBTIQ, la condition sine qua non de mise en œuvre de stratégies de mobilité sociale¹⁶ est l'invisibilisation de la

¹⁴ On peut penser à l'exemple des catégories raciales et du racisme en contexte occidental ; les stratégies liées aux passing renverront ici aux efforts pour rendre son apparence plus conforme aux caractéristiques physiques du groupe majoritaire (« blanc ») ; on pense à la couleur et à l'aspect des cheveux, à la coiffure, au maquillage de la peau, aux opérations sur les paupières, pour les yeux bridés...

¹⁵ En effet, hors situation de promiscuité avec le/la partenaire, la personne homosexuel-le à la possibilité de se fondre dans le groupe majoritaire et de passer pour l'un-e de ses membres, renvoyant à la possibilité de « cacher » l'orientation « déviante » et donc de bénéficier de l'identité sociale positive du groupe majoritaire.

¹⁶ En direction du groupe majoritaire, soit ici une population non LGBTIQ – c'est-à-dire chez qui l'identité sociale propre ne constitue pas intrinsèquement une critique du système normatif

dimension « hors-norme » de l'expérience et de fait, d'une part de l'identité. Dans ce qui suit, nous allons essayer de comprendre plus largement les conditions et les enjeux associés, pour les populations LGBTIQ, à la mise en place de stratégies identitaires orientées par la croyance à la mobilité sociale d'une part, et par la croyance au changement social d'autre part.

Mobilité sociale et similarisation

On peut distinguer différentes stratégies identitaires associées à la mobilité sociale. Kasterzstein (in. Camilieri, 1990) en décrit trois : l'anonymat, la conformisation et l'assimilation, qui correspondraient dans un ordre croissant à trois degrés différents de similarisation de l'individu-e vis-à-vis du groupe majoritaire.

L'anonymat est une première stratégie correspondant selon l'auteur à une recherche de dilution de responsabilité (ou d'allègement du poids du stigmata) par le fait de « se fondre dans la foule », ou de ne pas se faire remarquer en tant que « déviant ». Cette stratégie correspond au degré moindre de la tendance à la mobilité sociale, et renvoie pourtant déjà à une contrainte importante : vouloir/pouvoir renvoyer une apparence sexuée suffisamment lisible d'un point de vue social – en somme d'être clairement identifiable en tant qu'homme ou femme. C'est donc une apparence non ambiguë en termes de genre qui rend l'anonymat possible, en tant que stratégie liée au passing, quelque soit par ailleurs les valeurs, pratiques et prises de positions culturelles et politiques possiblement non-normatives. On « passe » au quotidien, sans avoir à gérer en permanence, dans le cadre de la rencontre sociale, les problématiques et enjeux liés à la non-reconnaissance tacite ou explicite (violences physiques et verbales) par autrui de l'appartenance à l'endogroupe majoritaire¹⁷. C'est ce dont nous parle

régulant le sexe, le genre et la sexualité.

Bornstein (1994, citée par Califia, 2003, p.235) quand elle affirme qu'elle ne se sent *être* ni homme ni femme, bien qu'elle souhaite la plupart du temps passer de manière crédible comme femme, pour sa sécurité physique. On voit bien ici qu'on ne parle pas d'une identification intime entière et exclusive à une catégorie de sexe mais bien d'un aménagement de l'ordre de la présentation de soi dans la perspective d'un confort social quotidien minimal. Si cette stratégie préserve l'individu-e de risques liés à la dévalorisation identitaire et à la violence sociale, elle peut être associée à d'autres types de risques de l'ordre de la tension identitaire voire du conflit intime, liée au clivage entre l'identité présentée et l'identité vécue. Si l'on reprend l'exemple ci-dessus, le fait d'être ramené-e en permanence et en force à une identité exclusivement stéréotypiquement féminine en contradiction avec le sentiment identitaire intime peut s'avérer – immédiatement et/ou sur le long terme - difficile à négocier d'un point de vue psychologique.

Si on va un peu plus loin dans le processus de similarisation, on trouve la conformisation, basée sur une évaluation (plus ou moins consciente) du degré de similitude entre soi et l'environnement « *en termes de comportements, d'attitudes, de motivations ou de désirs* » (Kasterzstein, in. Camilieri, 1990, p.33). Si un écart entre ces deux réalités est constaté - et en réponse à la pression sociale à la normalisation-, un travail pour se rendre conforme aux attentes sur les points précités va être engagé, impliquant ici aussi une possible tension entre les enjeux intimes / psychiques et le positionnement social conformiste. On note qu'on se situe ici davantage sur le plan des valeurs et de l'expression de la personnalité, à la différence de l'anonymat qui suppose

¹⁷ Endogroupe majoritaire assimilé dans une plus large mesure à l'endogroupe humain en tant que constitué de seulement deux catégories de sexe exclusives.

« seulement » d'assumer une apparence normative. Si on pense ici aux enjeux identitaires et sociétaux liés à la nouvelle possibilité pour les couples homosexuels d'accéder au statut marital - jusque la réservé à une majorité hétérosexuelle -, on peut voir dans cette évolution légale un effort d'intégration de la sexualité homosexuelle dans le champ de la sexualité normale, en tant que reconnue et légitimée par la Loi. Or le champ de la sexualité normale est toujours largement marqué par des valeurs culturelles (ici entre autres judéo-chrétiennes) et des élaborations idéologiques (par exemple la sexualité comme relation monogame). Puisqu'à l'inverse une sexualité « hors-norme » correspond par définition à un champ de possibilités qui s'étend au-delà de celui de la norme, la redéfinition de la sexualité « déviante » à travers les codes de la sexualité « normale » peut être appréhendé comme un exemple de conformisation, à travers le renforcement, la légitimation mais aussi éventuellement le déni et la transformation des valeurs et des codes qui régissaient jusque là l'organisation sociale et symbolique minoritaire. Ce type de processus peut donc être le révélateur de divergences intragroupe – en l'occurrence intra-LGBTIQ - sur la pertinence de l'effort de conformisation d'une partie du groupe, diminuant potentiellement le poids politique de l'ensemble du groupe comme contre-pouvoir. On est donc amené à se demander dans quelle mesure les stratégies de conformisation – pourtant en lien avec une tendance à la mobilité sociale comme stratégie individuelle - peuvent faire l'objet d'un investissement collectif, comme un mouvement du groupe minoritaire lui-même et de ses éventuelles institutions en vue de l'obtention et du maintien d'une position sociale plus confortable. Ce type de stratégies, entre anonymat et conformisation, peut également constituer une grille de lecture possible de certains modes de relation homosexuelle, définis par des rôles de sexes bien différenciés

pour chaque partenaire et associés à des pôles masculin et féminin conçus comme exclusifs et complémentaires, en accord avec le modèle majoritaire / dominant. Pour autant, il nous semble important de toujours considérer la dimension de créativité sociale inhérente à toute re-citation de la norme, qui implique qu'elle soit transformée et recréée en permanence – et ce d'autant plus lorsque cette norme est extraite de son contexte habituel et que la re-citation est effectuée par un élément lui-même en marge du champ d'application de cette norme.

L'assimilation, enfin, correspond selon Kastersztein (in. Camillieri, 1990) au plus fort degré de recherche de similitude : l'objectif est de faire admettre l'appartenance au groupe majoritaire tout en veillant à ce qu'elle ne puisse pas être remise en question ; dans cette perspective, un travail d'effacement, ou d'oubli, des caractéristiques de départ peut être effectué, en ce qu'elles divergent de celles du groupe majoritaire. L'assimilation peut apparaître comme la voie royale pour se préserver du risque de traitements discriminatoires et de violences sociales¹⁸. Ainsi, selon Taboada-Leonetti (in. Camillieri, 1990), l'assimilation au majoritaire serait une « *stratégie par essence individuelle* » (ce qui nous renvoie directement à la mobilité sociale décrite par Tajfel) consistant à « *se désolidariser de son groupe d'appartenance pour chercher à pénétrer dans le groupe majoritaire pour se débarrasser du statut stigmatisé ou minoritaire* » (p.73). On peut penser ici à certains parcours transsexuels pour lesquels l'identité trans* - en tant que *trajet* ou *parcours* individuel « entre deux sexe » investi et intégré au niveau identitaire¹⁹ – n'est pas celle retenue, à la

¹⁸ Violences réservé-e-s à ceux/celles/celleux qui refusent l'assimilation totale et gardent un espace de jeu critique au niveau de leurs rapports au groupe d'appartenance et aux normes.

¹⁹ Un certain nombre de sigles viennent cartographier les trajectoires trans. Les modèles transsexuels s'expriment à travers les abréviations

faveur du seul vécu de l'appartenance exclusive à la catégorie de sexe « d'arrivée ». L'expérience même d'une non-conformité à un moment du parcours – le moment du passage en tant que tel – est dans ce cas rejetée autant que possible hors de l'identité. Notons que l'assimilation, dans le cas des transsexuel-le-s, peut dans une certaine mesure être le résultat d'une pression institutionnelle et idéologique inhérente à la prise en charge et au traitement d'une non-conformité en termes d'identité de genre. En ce sens et d'un point de vue radical, on pourrait considérer que l'assimilation constitue non pas une stratégie mais un risque pour l'intégrité psychique et identitaire, non pas un choix identitaire mais le résultat d'un processus continu de pressions et d'injonctions sociales. Dans une perspective proche, les protocoles médicaux et institutionnels qui s'attachent à garantir aux personnes intersexes la possibilité de l'assimilation (par le biais d'une chirurgie « réparatrice » ou « de réassignation » sur le nourrisson) sont associés à des risques réels pour l'intégrité corporelle, psychique et l'épanouissement sexuel futur (Kessler, 1998).

Les trois stratégies dont on vient d'envisager les applications concrètes pour ce qui concerne les populations LGBTIQ

mtf (male to female) et ftm (female to male), signifiant donc virtuellement un passage d'une catégorie de sexe à la catégorie de sexe « opposée », et renvoyant à priori à une identification exclusive à la catégorie de sexe « d'arrivée ». D'autres sigles fonctionnant sur le même mode mais dans une perspective critique ont émergé ces dernières années qui se veulent davantage représentatifs d'une expérience transgenre, plus multiple et située hors de la binarité des catégories de sexe ou de genre, tels que les abréviations mtu (male to unknown) ou ft*(marquant la non nécessité d'un point d'arrivée fixe au parcours identitaire genré). Dans tous les cas, on se situe ici dans un espace non-majoritaire au potentiel de subversion intact, puisque la seule intégration de la réalité d'un trajet identitaire - d'un parcours *entre les catégories* à un moment donné, offre et décrit une expérience qui excède une appartenance exclusive à l'une ou l'autre des catégories de sexe.

renvoient donc au désir individuel ou collectif de similarisation, et sont valorisées positivement par le système social dominant en ce qu'elles tentent de résoudre les conflits identitaires des minoritaires à son profit. Pour autant, si la similarisation - et par là la mobilité sociale - n'est pas possible, ou si elle est vécue par les individu-e-s comme une mise en cause de l'existence subjective et sociale même, d'autres types de stratégies peuvent être mises en place. Ainsi, si l'on reprend le continuum de Tajfel, on peut considérer que la militance politique et les luttes sociales pour la reconnaissance dans le champ social et symbolique des identités LGBTIQ correspondent à une forme d'expression de la croyance au changement social - comme expression affirmée de l'appartenance à un groupe minoritaire et recherche de reconnaissance sociale de l'identité d'appartenance. On retrouve en effet ici la mise en œuvre de stratégies en lien avec *l'action collective*, que Taboada-Leonetti (in. Camilieri, 1990) décrit comme l'actualisation de « *mouvements susceptibles de modifier la nature des rapports sociaux entre les groupes* », mouvements soutenus par la « *revendication d'une capacité d'action et de changement* » (p.76). Ainsi, dans le cadre de ce type de stratégies collectives, « *les membres du groupe minorisé font référence à une identité collective mythique, ou anticipatoire, qui devient progressivement réalité, non pas du fait de leurs désirs, mais dans l'engagement de l'action et dans l'interaction avec l'autre* » (ibid, p.77). Cette dernière analyse nous renvoie directement à la construction progressive de l'acronyme LGBTIQ²⁰ et

²⁰ La construction de l'acronyme LGBTIQ est initiée dès les années 1960 par la réappropriation d'une identité jusque là pathologisée avec le passage du terme « homosexuel » - à la seule connotation médicale, au terme « gay », instituant une identité politique. Le rapprochement stratégique des homosexuel-le-s des deux sexes dans les années 70 en occident a marqué l'émergence d'une union politique, en écho à la révolution sexuelle et aux mouvements pour les droits sociaux. Le B de bisexuel dans les années 80

aux efforts réalisés par les communautés et collectifs qui s'y affilient, en vue d'une sensibilisation aux enjeux qui leur sont propres et dans la perspective de bénéficier d'une plus grande reconnaissance dans le champ social. Pour autant, on peut distinguer, parmi les unions politiques LGBTIQ, différentes formes de militantisme correspondant à différents modes de positionnement vis-à-vis du majoritaire. C'est ainsi que Califia (2003) présente cette divergence : « *Au lieu de s'évertuer à s'intégrer, certains activistes transgenres considèrent que la crédibilité est un privilège qui ne fait que cautionner un système binaire, polarisé et oppressif. La personne transgenre qui choisit d'afficher son ambiguïté [de genre] suit une démarche similaire à celle d'un homosexuel qui sort du placard.* » (p.247). On aperçoit bien ici les tensions internes à un mouvement qui, en tant que tel, se voudrait idéalement unifié et unitaire : la divergence des positionnements individuels – constitués en collectifs - sur les enjeux liés à l'intégration sociale, au rapport à la norme dominante et au majoritaire, renvoyant aux processus de similarisation ou de différenciation, constituent sans doute la ligne de partage principale des positions identitaires, politiques et idéologiques LGBTIQ. Après avoir évoqué les stratégies liées à la recherche de similarité avec le majoritaire, on va donc se pencher brièvement sur les stratégies en lien avec une différenciation de l'exogroupe majoritaire pour notre

et le T de Trans dans les années 90 viennent marquer ce rassemblement comme une coalition politique/idéologique élargie et plus inclusive des minorités sexuelles, qui mettent en avant leurs intérêts communs : une lutte contre une oppression par les normes touchant au genre et à la sexualité. Plus récemment et dans cette même perspective d'une union critique vis-à-vis d'un système de normes dont les modalités d'oppressions sont reproposées en même temps que les nouvelles inclusions, les I de intersexe et Q de queer s'ajoutent à l'acronyme, avec parfois d'autres variantes, comme le A de asexuel, autre « minorité sexuelle » dans une société qui survalorise la performance sexuelle.

population, renvoyant davantage aux processus de changement et de créativité sociale.

Créativité sociale et différenciation

Ainsi, la différenciation est définie par la proposition « *de nouvelles conduites, de nouveaux espaces de vie* », dans le cadre desquels les individu-e-s « *inventent de nouvelles dimensions de jugement ou d'évaluation relatives au mode de faire et d'être avec autrui* » (Kasterzstein, in. Camilieri, 1990, p. 37). Cette stratégie est présentée comme coûteuse puisqu'elle suppose de veiller sans cesse à « *ne pas se dissoudre dans son environnement, [à] créer de la différence* » (ibid, p.38) vis-à-vis de l' « autre » dont la position est elle-même potentiellement en évolution, tout en veillant simultanément à éviter les prises de positions susceptibles de provoquer une exclusion radicale - ce qui reviendrait à ne plus pouvoir faire entendre la voix portée. L'efficacité des stratégies de différenciation va ainsi dépendre des efforts de visibilité sociale que le groupe va mettre en œuvre. On parle de visibilité sociale en référence à la capacité pour un acteur d'être perceptible au niveau social, de bénéficier d'une attention publique. Selon Gomez-Martin (2009), c'est cette visibilité qui va permettre à l'individu-e « *de s'insérer dans un système d'interaction complexe et de se manifester comme un acteur à part entière aux yeux des autres.* ». En somme, « *il ne s'agit pas simplement de se percevoir soi-même comme sujet, mais de le faire à travers l'image que les autres projettent de soi.* » (p.155-156). Dans cette perspective, on part du principe que les minorités cherchent à se rendre « visibles », afin d'acquérir une reconnaissance de leur existence sociale et de leur légitimité. Une des manières de se rendre visible sur le mode de la différenciation est la

singularisation, qu'on peut définir comme une tendance à se rendre dans un premier temps incomparable pour ne pas être placé, de fait, dans une position d'infériorité (Lemaine, 1979 ; Kasterzstein, in. Camilieri, 1990). Ce type de stratégies peut mener au refus de toute valorisation positive en provenance du majoritaire, parce qu'étant fondée sur des critères rejetés ou non reconnus. On pense dans le cas de notre population au système social et idéologique d'articulation du sexe, du genre et de la sexualité, structure normative rejetée en tant que telle parce que n'étant pas suffisamment inclusive. C'est ici qu'on retrouve les stratégies de créativité sociale, avec notamment le processus de retournement du stigmaté dont on trouve une expression dans la construction d'une identité *queer* comme identité *non-straight*, a priori incomparable avec le majoritaire car ne dépendant pas du même système de normes et de valeurs. Appliquées dans l'optique de parer aux risques associés à une identité sociale négative, le risque de ce type de stratégies est de rendre incommensurable l'écart entre les groupes et difficile la mise en évidence des points de rencontre et des processus partagés.

On soulignera pour finir avec l'auteur que la réalité psychologique individuelle est évidemment plus complexe que le schéma esquissé ici et implique la coexistence de désirs antagonistes (se conformer et se singulariser). La tension générée par ces orientations antagonistes peut aboutir à une polarisation – ou une orientation bien claire : (hyper)-conformisation ou (hyper)-singularisation, cristallisée de manière plus ou moins stable et complexe. En cas de déséquilibre ou d'instabilité trop marqué-e-s, on doit considérer le risque, à l'échelle individuelle, de développement d'aménagements psychiques plus ou moins néfastes ou pathologiques (effets de dissonance cognitive, clivage identitaire), et la possibilité, pour ce qui concerne le collectif, de ruptures ou conflits politiques

et idéologiques liés à des dissensions internes.

Minorités ou mis-es en altérité ?

L'appartenance minoritaire est globalement porteuse de risques du point de vue de l'intégration et de la vie sociale. Nombres de minorités font l'expérience de violences, qu'elles soient physiques, verbales ou symboliques, qui ont toutes pour fondement et mode de légitimation le caractère insupportable de la différence ou de l'altérité, qui vient questionner radicalement l'identité sociale dans sa dimension majoritaire – soit, dans la perspective d'une figuration de cette identité, les traits qui peuvent être attribués, selon la culture et le contexte, à l'humain légitime. Les spécificités sexuelles – au sens large, c'est-à-dire renvoyant à des dérogations vis-à-vis du champ normatif associé à la régulation du sexe, du genre et de la sexualité – exposent d'une manière particulière les populations qui en sont porteuses, en ce qu'elles viennent semer le trouble dans un système qui s'organise sur, autour et à partir de sa binarité même. En effet, les minorités LGBTIQ viennent toutes, on l'a vu, interroger la possibilité d'un entre deux, ou remettre en question une opposition - ou une complémentarité - relative à la polarisation du sexe instituée comme organisation sociale et système symbolique. En ce sens, il nous semble que ces populations, comme association(s) et/ou confrontation(s) de différents positionnements identitaires, stratégiques et politiques, sont un lieu privilégié pour l'étude des relations complexes entre représentations, identités, institutions et politique ; il s'agit alors, en tant que chercheur/se, de se tenir dans une posture nous permettant d'écouter et d'entendre la plus grande diversité de voix comme autant d'expression de réalités subjectives et collectives, en interaction entre elles et co-construites par les prises de position des acteurs sociaux minoritaires et majoritaires

vis-à-vis de la norme incarnée dans le champ social. Dans la perspective d'approches inter- et trans-culturelles, les identités sexuelles minoritaires constituent aussi un terrain privilégié pour interroger la stabilité et les variations de la / des figure(s) normative(s) de l'humain-e sexuée, aussi bien que l'universalité des demandes d'égalité et de reconnaissance qui émergent simultanément avec la contestation de réalités hégémoniques touchant en l'occurrence au sexe, au genre et à la sexualité.

Ce potentiel intrinsèquement subversif des populations LGBTIQ les rend particulièrement vulnérables, et ce d'autant plus dans une conjoncture sociale et politique où l'on peut penser que certains repères intangibles se donnent comme particulièrement précieux, sinon indispensables. On peut conclure brièvement en repartant de cet ancrage social et symbolique de notre population dans une altérité plus ou moins radicale, en tant que regroupement d'identités construites dans le hors-champ du système normatif, articulant entre eux les termes du sexe, du genre et de la sexualité – regroupement plus largement d'identités

queer, non-normatives (Preciado, 2010). On le sait, l'altérité renvoie à un construit social et la mise en altérité « *aux processus par lesquels un groupe est placé en extériorité par rapport au monde commun et privé d'un ensemble de ressources matérielles et symboliques qui sont en principe distribuables à tous et sujettes à l'aspiration de chacun* » (Joffe, 2005 p.340). C'est en ce sens que les catégories d'exclusion seraient à analyser non pas « *en termes d'inégalités par rapport à un référent catégoriel commun, mais en termes de sous-catégories dont la relation au tout a été masquée sous le caractère totalisant de celui-ci.* » (ibid, p.352). Dans cette perspective, on peut considérer un continuum de pratiques et de représentations liées au sexe au sens large, sur lequel les minorités LGBTIQ – ou minorités sexuelles - constituent les éléments clivés et mis en altérité ; on terminera avec les mots de Califia (2003), qui déplore que l'on tente d'expliquer et de normaliser les variations sexuelles « *au lieu d'accepter cette variation comme une partie normale du spectre de l'expérience humaine et de reconnaître sa valeur intrinsèque* ». (p.119).

Références bibliographiques

- Butler, J. (2005). *Trouble dans le genre : Pour un féminisme de la subversion*. Paris : La Découverte.
- Butler, J. (2006). *Défaire le genre*. Paris : Amsterdam
- Califia, P. (2003). *Le Mouvement transgenre, changer de sexe*. Paris : EPEL.
- Camilleri, C. (1990). *Stratégies identitaires*. Paris : PUF
- Chase, C. (1999). Rethinking treatment for ambiguous genitalia. *Pediatric Nursing*, 25(4), 451-472.
- Deschamps, J.-C., & Volpato, C. (1984). Identità sociale e identità individuale nelle relazioni tra gruppi. *Giornale Italiano di Psicologia*, 11, 275-301.
- Fausto-Sterling, A. (2000). The Five Sexes, Revisited. *Sciences (New York)*, 40(4), 18-25.
- Gomez-Martin, C (2009). L'importance de la visibilité dans les processus migratoire. *Papers*, 91, 153-169.
- Héritier, F. (1996). *Masculin-Féminin : La pensée de la différence*. Paris : Odile Jacob.
- Hurtig, M.-C., & Pichevin, M.-F. (1986). *La différence des sexes*. Paris : Editions Tierce.
- Joffe, H (2005). « L'Autre » et la construction identitaire : Entre dynamiques psychiques et dynamiques sociales. In M. Sanchez-Mazas & L. Licata (Eds.), *L'Autre : Regards psychosociaux*

- (pp. 95-116). Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Kastersztein, J. (1990). Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités. In C. Camilleri (Ed.), *Stratégies identitaires* (pp. 21-47). Paris : PUF
- Kastersztein, J. (1990). *Finalités identitaires et recherche simultanée de la similarisation et de la différenciation*. In C. Camilleri. (Ed.), *Stratégies identitaires* (pp.28-42). Paris : PUF
- Kessler, S.J. (1998). *Lessons from the intersexed*. Brunswick, MD : Rutgers University Press.
- Lemaine, G. (1979). Différenciation sociale et originalité sociale. In W. Doise (Ed). *Expériences entre groupes*. Paris : Mouton.
- Lorenzi-Cioldi, F. (1988). *Individus dominants et groupes dominés : images masculines et féminines*. Grenoble, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Preciado, B. (2010). *Manifeste contra-sexuel*. Le Diable Vauvert.
- Taboada-Leonetti, I. (1990). Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue. In C. Camilleri (Ed.), *Stratégies identitaires* (pp. 43-83). Paris : PUF.
- Tajfel, H. (1981). *Human groups and social categories*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Tajfel, H., Billig, M. G., Bundy R. P., & Flament, C. (1971). Social categorization and intergroup behaviour. *European Journal of Social Psychology*, 1, 149-177.
- Tajfel, H., & Turner, J. C. (1986). The social identity theory of intergroup behavior. In S. Worchel & W. G. Austin (Eds.), *The psychology of intergroup relations* (pp. 7-24). Chicago: Nelson-Hall.
- Turner, J.C., Hogg, M.A., Oakes, P.J., Reicher, S.D., & Wetherell, M.S. (1987). *Rediscovering the social group: A self-categorization theory*. Oxford: Blackwell.
- Zavalloni, M. (2007). *Ego-écologie et identité : une approche naturaliste*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Zavalloni, M., & Louis-Guérin, C. (1984) *Identité sociale et conscience: introduction- à l'ego-écologie*. Montréal: Presses Universitaires de Montréal.